

La bibliothèque du roi Martin*

Jaume Riera i Sans

Les anciennes chroniques témoignent de la présence ordinaire dans cet endroit de rois, princesses, nobles, dames, chevaliers et bourgeois enrichis. Les chroniques futures témoigneront du fait que, le 21 septembre de la première année du XXI^e siècle, l'ancien palais accueillait des représentants d'une sorte de noblesse plus éminente encore : celle des nobles d'esprit, tels que le sont, presque par essence, les amateurs de bons livres.

Voilà cinq ou six siècles que le palais n'est plus la résidence de souverains. Il y a longtemps que les rois et la noblesse de sang ne le fréquentent plus. À présent, le vieux palais est destiné aux archives : il héberge des documents anciens, comme un sanctuaire de la culture.

Votre visite à cet ancien palais royal semble inviter à faire une pause pour évoquer certains faits du passé que l'on peut relier au présent.

Si vous voulez bien m'accorder votre attention, nous allons consacrer quelques minutes à l'évocation de l'un des anciens occupants de ce palais, qui mourut il y a six siècles et qui participait de votre condition. On évoquera donc l'un des rois qui gardaient ses livres et ses trésors à quel-

ques mètres de la salle où nous sommes réunis, un roi bibliophile, le roi Martin, né en 1356 et mort en 1410.

À vrai dire, tous les rois de la couronne d'Aragon du XIV^e siècle furent des bibliophiles et s'intéressèrent à la culture de leur temps. Ils sont tous dignes d'être évoqués, et l'on pourrait trouver dans la biographie de chacun d'entre eux des exemples de ce qu'ils ont fait pour faire évoluer les modes d'expression culturelle de leur temps et, également, de la façon dont ils ont essayé de s'y adapter. Cependant, le nom du roi Martin est à ce titre plus évocateur que d'autres dans le monde de la bibliophilie, parce qu'il a été le commanditaire d'un célèbre bréviaire, conservé de nos jours à la Bibliothèque Nationale, à Paris, et parce que l'on dispose de quelques inventaires partiels des livres de son palais, dressés après sa mort.

Cette évocation n'a pas pour but de décrire des ouvrages qui ont appartenu au roi bibliophile, elle vise plutôt à la compréhension du personnage. Nous chercherons, en nous appuyant sur les documents en notre possession, à mieux cerner les expériences et les contacts que le roi Martin a pu avoir avec les livres tout au long de sa vie. Notons que beaucoup des livres qui étaient entreposés dans la bibliothèque de son palais à sa mort

* Traduction du catalan par Anna Maria Gudayol.

avaient appartenu à ses prédécesseurs avant de faire partie de son héritage. La bibliothèque royale est donc un reflet de la bibliophilie du roi Martin et de celle des souverains qui l'ont précédé, ou plutôt elle les reflète toutes en même temps.

Les rois du ^{xiv}^e siècle ne naissaient pas avec une couronne sur la tête. Il n'en a pas été ainsi non plus pour le roi Martin, voire même encore moins que pour d'autres. À sa naissance, il avait un frère aîné, l'infant Jean. Il était donc le deuxième fils mâle du roi Pierre III qui vit l'âge adulte et n'était donc pas destiné, en principe, au port de la couronne. Quant il fut appelé, inopinément, à succéder à son frère, mort sans laisser d'enfants mâles qui puissent hériter des royaumes de la couronne d'Aragon, il avait presque quarante ans.

Celui qui allait devenir le roi Martin I^{er} est né à Perpignan le 29 juillet 1356, fils du roi Pierre III et de sa troisième femme, l'infante Éléonore de Sicile. On connaît exactement la date de sa naissance grâce au livre de comptes de la construction de la tour de l'horloge du château royal de Perpignan : il y est dit, en effet, que le lendemain de cette date les ouvriers ont bénéficié d'un jour de congé pour pouvoir fêter l'heureux événement qui s'est produit à la maison royale.

L'infant Martin est donc né alors que la tour de l'horloge du château de Perpignan était en chantier. Intéressante et curieuse coïncidence. Depuis le Haut Moyen Âge le temps, la mesure du temps, relevait des autorités ecclésiastiques. On sonnait les cloches des églises pour annoncer les offices et c'est ainsi que le temps était géré. Vers le milieu du ^{xiv}^e siècle, la société européenne commence à manifester la volonté de se soustraire à la domination cléricale et à l'influence de l'Église pour s'engager sur la voie de la laïcité. L'un des premiers éléments, fondamental, que la société moderne va essayer de s'approprier est la mesure du temps. Les heures cessent d'être

canoniales pour devenir diurnes et nocturnes, en fonction de la course du soleil. La première horloge laïque et publique des domaines du roi d'Aragon est celle du château de Perpignan. L'infant Martin naît donc précisément alors que l'on est en train de construire la tour pour cette première horloge laïque. Voilà tout un symbole. On trouvera tout au long de sa biographie d'autres détails représentatifs du début de la mentalité moderne.

Les premiers livres que l'infant Martin a dû connaître ont sûrement été les livres en usage dans l'enseignement de l'époque : le *Doctrinale*, le *Grecisme*, l'*Alexandreis*, le *Caton*, le *Contemptus* et le *Tobie*. On sait que tous ces livres de grammaire avaient été achetés pour son frère aîné, l'infant Jean, dans sa sixième année ; avant ses huit ans, on lui avait acheté son premier livre de dévotions, qui contenait les « Psaumes pénitentiels, les Credo et autres prières ». On peut ainsi supposer que notre personnage a commencé l'apprentissage de la langue latine vers 1362, quand il avait six ans. Il est aussi possible que les livres scolaires soient passés de l'aîné au puîné. En vertu de « l'avvara povertà dei Catalani » dont parle Dante, la cour royale n'était pas dépensière : si les livres que l'enfant aîné n'utilisait plus pouvaient servir au deuxième, il n'était pas utile d'en acheter d'autres.

L'enseignement des premières lettres était alors, toujours, aux mains des ecclésiastiques. L'enseignement ne deviendra plus ou moins laïque qu'au ^{xix}^e siècle. Le maître d'école de l'infant Martin était un religieux, Bérenger Moradell. Il ne l'a pas dégoûté des études, ni ne lui a laissé de mauvais souvenir, puisque, bien des années plus tard, Martin lui accordait encore des bienfaits.

L'infant Martin possédait un tempérament calme, bien plus calme que celui de son frère aîné. À dix-neuf ans, Jean offrit à Martin, alors âgé de treize ans, trois chiens, dont deux lévriers, afin

qu'il puisse s'exercer à la chasse. Mais Martin était d'une nature si calme qu'il n'aimait pas courir après les lévriers.

L'infant Martin ne s'est pas fait remarquer non plus comme homme érudit. Tout au long de sa vie il fut un lecteur assidu des livres qui l'intéressaient, mais cela ne l'a incité à écrire ni en latin ni en langue vulgaire. Les notions de latin qu'il avait acquises dans son jeune âge devaient lui suffire pour comprendre les documents que les notaires et les secrétaires royaux rédigeaient dans la langue que l'on connaît aujourd'hui sous le nom de latin médiéval, et pour comprendre le latin de la liturgie. Ses lectures préférées seront néanmoins toute sa vie des ouvrages écrits en langue vulgaire.

Pour ses onze ans, son père, le roi Pierre III, lui accorde le titre de comte de Morella. Mais il est alors sous la tutelle de sa mère, la reine Éléonore, et la donation du titre ne peut se concrétiser légalement. L'année suivante, le titre de comte de Morella est remplacé par celui de comte de la Plana ; cette donation non plus ne peut se réaliser. Le 22 juin 1368, le roi Pierre accorde à son fils le titre de comte de Besalú ; cette fois encore, il y aura des empêchements légaux et Martin ne portera le titre que quatre ans. En revanche, il n'y a plus d'empêchements lorsque le roi nomme l'infant Martin, alors âgé de treize ans, sénéchal de Catalogne, un grade militaire qui avait été supprimé depuis le XIII^e siècle. De tempérament autoritaire, le roi Pierre accompagne cette nomination d'un cahier indiquant les obligations du gradé.

Un événement important dans la vie de Martin a lieu au sanctuaire de Santa Maria del Puig, dans le royaume de Valence, le dimanche 20 août 1371 ; il a alors quinze ans. Au milieu d'une grande fête familiale, le roi Pierre adoube son aîné, l'infant Jean. Le même jour, l'infant Jean, déjà chevalier, adoube son frère cadet, l'infant Martin, puis ce-

lui-ci adoube à son tour les nobles Jean d'Aragon et Pedro Fernández de Vergua. Les dépenses de la fête, programmée et organisée par la reine Éléonore, s'élèvent à plusieurs florins d'or.

La vie médiévale, bien plus que de nos jours, était remplie de réalités symboliques. Quelques semaines après cette fête solennelle par laquelle l'infant Martin est rentré dans l'ordre militaire, le roi Pierre lui fait livrer un exemplaire du *Llibre dels feits*, la chronique que l'on disait avoir été écrite par Jacques I^{er}, le roi conquérant du XIII^e siècle. C'est alors le livre emblématique de la monarchie catalano-aragonaise et le livre de chevet du roi Pierre, qu'il lit tous les jours, comme il le dit lui-même dans sa Chronique. Quand son deuxième fils, Martin, devient chevalier, il lui en offre un exemplaire pour qu'il apprenne les règles de conduite à suivre. En 1371, la bibliothèque de l'infant Martin renferme déjà de beaux ouvrages.

L'année suivante, le dimanche 13 juin 1372, à la veille de ses seize ans, l'infant Martin épouse la noble Marie, héritière du comté de Luna et de la seigneurie de Sogorb. Ils ont tous les deux le même âge. Les noces ont été prévues et programmées par la reine Éléonore dès la mort du comte Pierre de Luna. Le mois suivant, le roi Pierre émancipe son fils, crée le comté d'Exerica et le lui donne, annulant en même temps l'ancien titre de comte de Besalú. Entre 1372 et 1387 l'infant aura les titres de comte d'Exerica, de comte de Luna et de seigneur de Sogorb. En unissant son titre à ceux de son épouse, l'infant Martin devient le seigneur juridictionnel qui possède, dans les royaumes de son père, les domaines les plus vastes.

Par son mariage, l'infant Martin a sûrement hérité de la bibliothèque qui avait été rassemblée par le comte Pierre de Luna ; mais ce fait n'est attesté par aucun écrit. On sait seulement que sa garde-robe et ses armes, bijoux et livres sont restés au château de Sogorb jusqu'en 1397.

Pendant sa jeunesse, l'infant Martin participe à la vie culturelle et s'intéresse aux modes littéraires de son temps. En mars 1374, il échange des poèmes – appelés « coblas » ou couplets – avec son frère Jean et avec d'autres poètes occasionnels. Les poèmes qu'il écrit sont probablement très mauvais, et ils n'ont pas été conservés. Suivant l'exemple de son frère, passionné de musique, il accorde des rentes à des ménestrels. Il a aussi ses peintres attirés et une petite chapelle de chantres. En 1372, il avait envisagé de participer aux faits d'armes de Castille, avant d'y renoncer. En mai 1380, il est chargé d'organiser une fête chevaleresque à l'occasion du mariage de son frère, l'infant Jean, avec Yolande de Bar.

Durant ces années de jeunesse, que l'on sache, l'acquisition de livres ne l'intéresse pas. Les témoignages à ce sujet sont tous bien plus tardifs. Il n'y a pas non plus de témoignages sur la présence de hérauts à son service. Le plus gros défaut qu'on lui attribue est qu'il aime jouer, et l'on sait que, tous les ans, pendant les fêtes de Noël, il dépense beaucoup d'argent au jeu. Ce n'est sans doute pas un hasard si l'un des premiers témoignages de l'introduction du jeu de cartes dans notre pays se trouve dans un de ses documents, daté de 1387.

Une série de facteurs conduisent l'infant Martin à intervenir dans la politique internationale de son époque.

Tout d'abord, la reine Éléonore, morte en 1375, en a fait son héritier et lui a cédé les droits à la couronne de Sicile, auxquels elle n'avait pas renoncé lors de son mariage avec le roi Pierre. Deux ans plus tard, en 1377, le roi Frédéric de Sicile meurt sans laisser d'autre héritier qu'une fille qui, selon les traditions dynastiques en vigueur, ne peut monter sur le trône. En vertu de ces traditions, le roi Pierre, en tant que chef de la dynastie, s'attribue des droits de succession sur la Sicile.

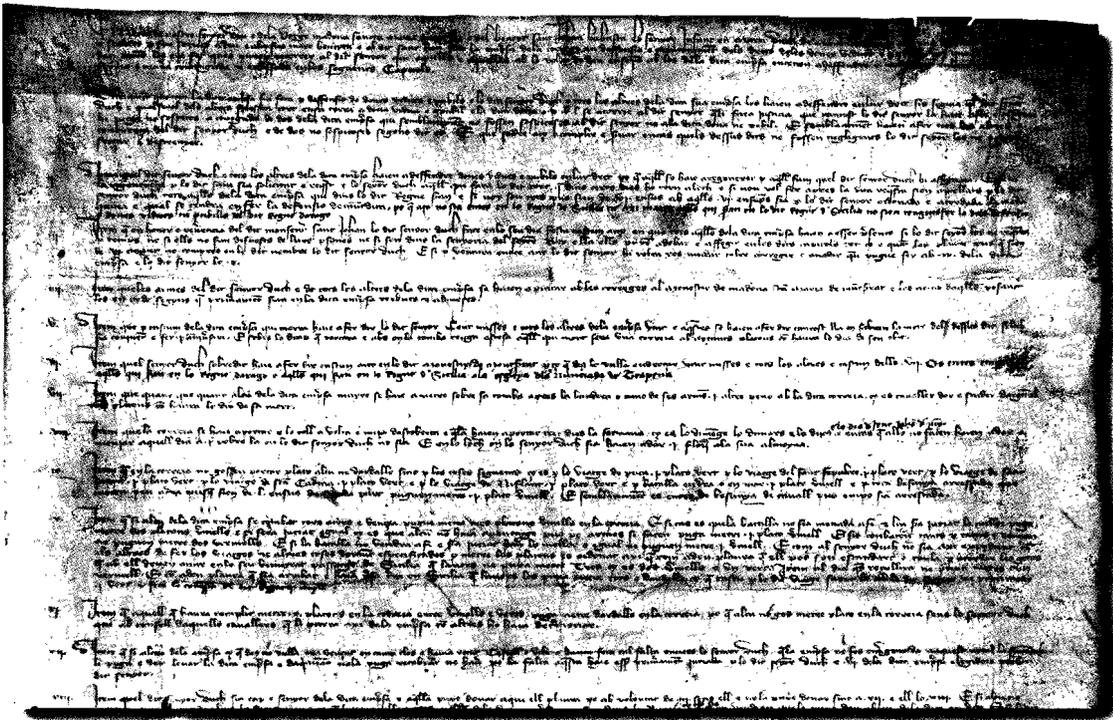
La question sicilienne devient très confuse, le pouvoir réel étant entre les mains des barons. En 1379, on forme pour la première fois le projet d'envoyer l'infant Martin en Sicile en tant que vicaire de son père. Mais la situation, notamment dans l'île, empêche de mener ce projet à terme, et la question reste en suspens. Il semblerait que ce soit à ce moment-là que l'infant Martin crée la milice chevaleresque de la courrège, la seule de ce pays dont on ait conservé les statuts.

L'année 1379 est fondamentale dans la vie de Martin. Au mois de décembre, après sept ans de mariage, naît le seul de ses enfants qui arrivera à l'âge adulte. Par ailleurs, l'infant commence à être reconnu au niveau international. Le pape Clément VII accepte d'être le parrain de son fils, et il dépêche le maître général de l'ordre des frères prêcheurs pour conduire la cérémonie du baptême, qui a lieu à Valence. L'enfant reçoit comme prénoms Martin, Robert et Brigit.

Ce fils de l'infant Martin, futur roi de Sicile, sera un jour le protagoniste de faits mémorables dans l'histoire des pays de la Méditerranée occidentale. Pour l'instant, encore au berceau, il n'est qu'un enfant maladif.

D'après tous les indices, l'une des maladies du petit Martin est à l'origine d'un vœu formulé par ses parents concernant la fondation d'une chartreuse. Plusieurs documents témoignent de maladies graves endurées par le petit infant entre juin 1381 et 1382. Les premiers témoignages sur la fondation de la chartreuse de la Valldecris, dans le royaume de Valence, datent de janvier 1383.

L'infant Martin assume personnellement la direction de cette fondation. Il s'occupe d'obtenir la bulle papale nécessaire, d'acheter les terrains et de fournir les fonds. Il s'assure aussi de l'acquisition des livres liturgiques et de formation spirituelle dont les clercs ont besoin. Dans un



Ordonnances de l'emprise chevaleresque dénommée «de la Corretja», constituée par l'infant Martin en vue de son passage à Sicile (1392). (ACA, Canc., Perg. Juan I, Ap. 14).

premier temps, il essaie de se faire envoyer un certain nombre de livres de la Grande-Chartreuse, près de Grenoble, mais il n'y réussit pas. Il écrit ensuite aux autres chartreuses du pays pour qu'elles cèdent au nouveau monastère les livres qu'elles ont en double. Finalement, il en confie la confection à différents copistes. Malgré cela, pendant plusieurs années, le moine responsable des travaux de la nouvelle chartreuse se plaint du manque de livres.

À partir de 1383, et jusqu'à la fin de sa vie, on voit notre personnage se vouer à l'acquisition de livres liturgiques de façon continue. Quand il ne s'agit pas d'ouvrages pour la chartreuse de Valdecris, il les achète pour sa chapelle, ou pour son usage personnel. Curieusement, presque tous

les livres qui l'intéressent sont des livres de formation. En avril 1383, par exemple, il demande à son frère, l'infant Jean, de lui prêter quelques cahiers pour les copier. Ce ne sont pas les cahiers d'un livre frivole, mais ceux de *La Cité de Dieu*, de saint Augustin. Un document daté du mois d'octobre de la même année révèle une anecdote curieuse : par accident, l'un de ses livres s'est mouillé et un juif de Barcelone, relieur de livres, reçoit la commande de le restaurer ; là encore, il ne s'agit pas d'une lecture frivole, mais de la *Glose du psaume Miserere mei*. Les derniers romans qu'aurait lus l'infant Martin seraient le *Roman de la Rose*, puis, en 1382, l'année suivante, un livre de chevalerie intitulé *Guiron le Courtois*, et enfin, en 1392, un autre livre d'aventures chevaleres-

ques, intitulé *Livre du Connétable*. Pendant les dix-huit dernières années de sa vie, l'infant, puis le roi, Martin ne semble plus intéressé par ce genre d'ouvrage.

Après une longue vieillesse, le roi Pierre meurt à Barcelone le 5 janvier 1387. Son fils aîné, l'infant Jean, devenu le roi Jean I^{er}, place son jeune frère à la tête de la hiérarchie du pays. Il lui accorde le titre de duc de Montblanc et le nomme lieutenant et gouverneur général. En même temps, l'infant Martin cède le titre de comte d'Exerica à son fils, qui vient de fêter ses sept ans.

En avril 1390, la situation politique de la Sicile présente une conjoncture favorable aux anciennes prétentions catalanes d'occuper la régence de ce royaume, et les barons offrent la couronne à l'infant Martin à condition qu'il séjourne dans l'île. On trouvera, pour résoudre la question difficile des droits à la couronne, la solution suivante : Marie, la fille de feu le roi Frédéric III, est considérée par tous comme la reine légitime ; elle va se fiancer avec le fils de Martin, encore mineur ; Marie sera la reine en titre et le fils de Martin deviendra le roi consort ; l'infant Martin se réserve le titre de vicaire général du royaume, et va le gouverner en tant que tuteur légal de son fils, le roi consort. Dans une séance solennelle tenue par le Conseil royal, qui a lieu à Perpignan le 24 avril 1390, le roi Jean donne à son frère l'autorisation de réunir une armée et d'aller en Sicile pour accompagner ceux qu'il considère comme les rois légitimes.

Les préparatifs pour cette armée durent très longtemps, d'autant qu'il n'est pas facile de trouver l'argent nécessaire au voyage. L'infant Martin se voit obligé de vendre une bonne partie de son patrimoine, et ce n'est qu'en février 1392 que l'armée peut enfin partir. La situation politique de l'île continue de lui être favorable et, en mai 1392, les rois de Sicile et l'infant Martin font leur en-

trée triomphale dans Palerme, la capitale du royaume.

L'entreprise sicilienne suscite néanmoins chez l'infant Martin un conflit intérieur. Cédant à un penchant qui date sans doute de son enfance, il est fortement enclin à la piété, à tel point qu'une grande partie de son temps est occupée par des exercices de dévotion. Un chroniqueur anonyme raconte que, à cette période de sa vie, il assiste tous les jours à trois messes, et qu'il prie toutes les heures canoniales, comme le ferait un moine. Et cela ne semble pas être une légende car, en octobre 1393, le frère Pierre Marí, ministre des franciscains, lui adresse une lettre dans laquelle il le réprimande pour son manque d'intérêt envers les affaires du gouvernement. « Dans ces temps de guerres, lui dit-il, le prince sert mieux Dieu lorsqu'il lutte justement avec son épée et sa lance contre les ennemis, qu'il impose avec le livre et la balance la justice sur les peuples, que celui qui assiste à des messes et suit les livres de prières, tâche qui revient à nous, qui prions Dieu pour vous, tout comme Moïse, qui pria dans la montagne tandis que Josué livrait les batailles. »

La lettre du frère franciscain n'aura aucun effet. Jusqu'à la fin de ses jours, l'infant Martin va conserver une préoccupation essentielle pour les exercices spirituels. Il ne les négligera jamais, malgré les hautes responsabilités qu'il devra assumer à partir de 1396, à la veille de ses quarante ans.

En effet, le 19 mai 1396, le roi Jean I^{er} d'Aragon, son frère, meurt soudainement. Comme il n'a pas laissé d'héritier mâle, Martin est appelé à sa succession. Abandonnant les titres nobiliaires qui ont été les siens jusque-là, il prend ceux de roi d'Aragon, de Valence, de Majorque et de Sardaigne, et de comte de Barcelone, du Roussillon et de la Cerdagne. Il laisse le gouvernement de la Sicile entre les mains d'un Conseil royal, et rentre dans la Péninsule.

royale à Barcelone au cours du xiv^e siècle. On est en droit de supposer que le roi Martin, pendant les longs séjours qu'il effectue dans la ville, consulte de près la vieille bibliothèque pour prendre connaissance de son contenu et repérer les livres qui l'intéressent. Mais il n'existe aucun document prouvant qu'il s'est directement intéressé aux livres conservés au Palau Menor de Barcelone, que ce soit pour faire restaurer ceux qui étaient en mauvais état, pour y déposer de nouveaux livres ou pour faire retirer ceux qui étaient devenus inutilisables.

En fait, il semblerait plus avisé, en ce qui concerne les livres du roi Martin, de parler de deux bibliothèques. L'une serait composée des livres qu'il voulait avoir sous la main, qu'il gardait dans sa chambre dans différents coffres portables et qui l'aurait accompagné dans ses déplacements, notamment pour ses longs séjours à Saragosse et dans le royaume de Valence. L'autre bibliothèque, un simple dépôt de livres sans utilité ou intérêt immédiat, aurait été entreposée au Palau Menor, à Barcelone.

Les témoignages en notre possession permettent de penser que la bibliothèque du palais servait uniquement d'entrepôt. En janvier 1398, par exemple, le roi réclame au gardien de la bibliothèque le livre où sont transcrits les propos tenus par son père, le roi Pierre, dans les États généraux convoqués par lui. Le mois suivant, il demande que lui soit envoyée une bible en catalan. En octobre 1398, il fait supprimer de l'inventaire un exemplaire du *Valère Maxime* qu'il destinait à son fils, le roi de Sicile. On n'en sait guère plus sur la bibliothèque de Barcelone à l'époque.

En revanche, nous avons de nombreux témoignages portant sur les nouveaux livres que le roi veut acquérir pour son usage personnel. En voici quelques exemples significatifs.

En octobre 1397, il demande à Vincent Ferrer un ouvrage sur le pouvoir papal d'accorder des indulgences en faveur des défunts. En janvier 1398, il demande au cardinal de Vergnio les volumes qui lui manquent du grand ouvrage historique de Vincent de Beauvais, puis il s'adresse à nouveau à Vincent Ferrer, confesseur du pape, pour lui demander un dictionnaire. Le mois suivant, il demande à l'abbé de Poblet d'accélérer la copie d'un volume du *De civitate Dei*. En janvier 1399, il demande qu'on lui fasse parvenir une *Vie de Jésus-Christ* que l'on vient juste de finir de copier. En avril 1399, il demande à Bernard Metge, ancien secrétaire du roi Jean, une copie du *Songe* qu'il vient de composer. En janvier 1402, il réclame la copie de l'ouvrage *Instituta monachorum*. En mai 1402, il se fait offrir une bible en langue vulgaire. En avril 1403, il réclame « les deux parties de Sénèque » que l'archevêque de Saragosse a promis de lui faire copier. En février 1404, il écrit lui-même au pape Benoît XIII pour lui demander l'*Arbor Crucifixi* d'Ubertino da Casale. Au mois de mars suivant, il demande à sa femme de lui prêter le commentaire d'Innocent III sur les psaumes pénitentiels, pour le lire en chemin. Le mois suivant, il commande la copie d'un ouvrage intitulé *Illustris philosophorum*. Au mois de juin de la même année, il demande les *Légendes sur le corps de Jésus-Christ*. Deux mois plus tard, il fait acheter *De proprietatibus rerum*. Au mois de septembre, il emprunte un *Flos sanctorum*, bien qu'il en ait sans doute plus d'une copie dans ses coffres. En septembre 1405, il réclame de l'abbé de Poblet le livre *Ormesta mundi*, de Paul Orose, que son frère, feu le roi Jean, lui avait prêté. En janvier 1406, il demande à nouveau au pape les deux volumes des œuvres de Sénèque compilées par ordre alphabétique. Deux mois plus tard, il réclame la conclusion de la copie d'une autre *Vie de Jésus-Christ* ; et le mois suivant il exige qu'on lui rende une

menée à terme en 1392 et les événements qui en découlèrent pour ajouter son témoignage à l'histoire de l'île. Cette chronique n'a pas été conservée.

Quelques écrivains lui ont dédié des livres. Le très prolifique frère François Eiximenis lui promet, dès 1383, de rédiger un traité sur le régiment des princes. En 1392, un autre frère connu, Jean de Montsó, lui envoie le prologue ou la dédicace de la traduction des homélies de saint Bernard qu'il a proposé de transposer en catalan. Frère Antoine Canals, prédicateur à la cour, lui dédie son *Échelle de contemplation*. En 1404, le comte d'Urgell lui fait savoir qu'il souhaite lui dédier le *Livre de la Gaye Science* qu'il était en train d'écrire. En 1406, frère Jean Eximeno, confesseur de la reine et futur évêque de Malte, rédige à son intention un livre dévot, très apprécié par Martin, la *Contemplation de la sainte Quarantaine*. Maître Antoine Ricart, enfin, professeur à l'École de Médecine fondée par le roi à Barcelone, lui dédie un ouvrage théorique.

Dans le domaine de l'art, le roi Martin a suivi la mode de son temps. En août 1408, il demande pour sa chapelle à l'évêque de Valence « un très beau retable que vous avez eu de la Flandre », et, en octobre de l'année suivante, il demande à un marchand de Solsona « certains vitraux qui sont récemment arrivés de la Flandre ». C'est chez le roi Martin que l'on a trouvé les premiers documents concernant les cabinets de monnaies. En février 1404, il dit avoir reçu trente et une monnaies anciennes en argent (*triginta unum denarios prisce monete argenti*), trouvées par hasard près de Tarragone, et qu'il a réclamées. Plus tard, dans l'un des inventaires de biens dressés après sa mort, on trouve un autre petit trésor de cent cinquante-deux « empreintes en cuivre, qui ont d'un côté l'empreinte d'un bœuf, et de l'autre le visage d'un homme ». D'après la description, il pourrait

s'agir de monnaies massaliotes où sont représentés, très précisément, un bœuf d'un côté et une tête humaine de l'autre.

À partir de 1399, le roi Martin se détourne de l'acquisition de livres, retables, vitraux ou monnaies anciennes, pour rassembler des reliques précieuses. Son frère, le roi Jean, avait déjà reçu de France un peigne de la Vierge et la tunique tissée d'une seule pièce de Jésus-Christ. Lorsqu'à son retour de Sicile il s'arrête en Avignon, le pape lui offre un morceau de la sainte Croix. En septembre 1399, il se fait donner le fameux calice de la Cène. Peu après, il forme le projet de réunir toutes ses reliques, conservées dans de précieux reliquaires, et de fonder, dans un coin du Palau Major, un monastère de frères célestins, sous la dénomination précise de « monastère des Saintes-Reliques » (à l'imitation, sans doute, de la Sainte-Chapelle, à Paris).

Le 31 mai 1410, à la veille de ses cinquante-quatre ans, le roi Martin meurt à Barcelone. Il avait rédigé un testament en faveur de son fils, le roi de Sicile, mais celui-ci est mort avant lui. Les exécuteurs testamentaires s'occupent des différents legs détaillés dans son testament. Mais il n'y a pas d'argent pour en respecter toutes les dispositions, et il n'y en a même pas assez pour payer les dépenses de l'enterrement provisoire du roi dans la cathédrale de Barcelone. Les exécuteurs décident alors de mettre en gage un grand nombre de bijoux et de beaux livres, ceux qui étaient plus faciles à placer sur le marché. On a conservé deux listes datées de 1410 de livres et d'objets précieux qui ont été mis en gage et vendus par la suite.

On ne sait pas grand-chose sur la façon dont cette vente de biens a été organisée. On peut simplement supposer que les exécuteurs testamentaires ont dressé un inventaire général et détaillé des biens meubles du roi Martin après sa



Façade actuelle du Palais du Lieutenant royale, à Barcelone.

mort. Mais cet inventaire n'a pas été conservé, non plus que les comptes de l'exécution testamentaire.

Deux ans plus tard, l'aumônier principal et le prieur du monastère des Saintes-Reliques, séparément, portent plainte devant le nouveau roi Ferdinand I^{er} contre la reine Marguerite et les exécuteurs testamentaires, les accusant de s'être indûment appropriés des biens qui ne leur appartenaient pas et dont ils ne pouvaient disposer. C'est grâce à cette plainte que trois inventaires partiels des biens qui avaient appartenu au roi Martin ont été conservés.

Il s'agit donc de trois inventaires partiels. L'un décrit les objets et les livres appartenant à la chapelle. Un autre, tout aussi bref, décrit les objets liturgiques et les reliquaires destinés par le roi au monastère des Saintes-Reliques. Le troisième et dernier inventaire, le plus long, dresse la liste des biens meubles que la veuve du roi, la reine Marguerite, a reçus des exécuteurs testamentaires.

Ce troisième inventaire, imprimé et publié en 1905, a été considéré, à tort, comme un inventaire général de tous les biens du roi Martin. Il ne l'est pas. Il indique seulement les livres et les biens donnés par les exécuteurs testamentaires à la reine Marguerite. On n'y trouve pas, par exemple, tous les livres qui avaient été préalablement mis en gage ou vendus par les exécuteurs.

Cet inventaire n'est donc pas le reflet d'une bibliothèque vivante, mais celui d'une bibliothèque « d'alluvion ». On n'y trouve pas les livres qu'on aurait pu attribuer à la bibliothèque personnelle du roi Martin, ni un grand nombre de beaux livres. La liste ne reflète pas la bibliophilie personnelle de son dernier possesseur. Il s'agit seulement, semble-t-il, de la liste d'une partie des livres entreposés au Palau Reial, à Barcelone. Pour certains, on peut très bien supposer que le roi Martin n'y a jamais touché.

L'inventaire de ces livres est, néanmoins, très intéressant. Il s'agit de deux cent quatre-vingt-neuf volumes. Ils y sont tous décrits avec minutie et donnent tous les détails sur la reliure, le titre, le contenu, l'incipit et le desinit. On pourrait en parler pendant des heures entières.

On ne sait pas ce que sont devenus les livres qui composaient les deux bibliothèques du roi Martin, la bibliothèque privée et celle du palais. Elles ont très probablement été dispersées, vendues par les libraires de Barcelone. Six siècles s'étant écoulés, on ne peut plus ni les voir ni les toucher. On peut juste tenter de les évoquer. Tout comme la personnalité du roi Martin, que je viens d'essayer d'évoquer, très brièvement, profitant de votre bienveillance.